

N° 4 - 16 NOVEMBRE 1928

CINÉMONDE



UNE ÉTOILE
— DE —
PREMIÈRE
GRANDEUR
— AU —
FIRMAMENT
AMÉRICAIN

Clara Bow
de la Paramount

1fr

CINÉMONDE
PARAIT LE
VENDREDI

Directeurs :



CINÉMONDE

ACTUALITÉS



La messe du Cinéma a attiré à la Madeleine de nombreux fidèles. Sur les marches du monument le cardinal Dubois bénit la foule

PHOTOS "CINÉMONDE"



Un bout du film de l'expédition Noble communiqué par le Docteur Behounek.



LOUISE LAGRANGE



De gauche à droite.

PHOTO STUDIO LORELLE



PHOTO WIDE WORLD



PHOTO WIDE WORLD

Pierre Blanchar et Louise Lagrange ont été élus cette année prince et princesse du cinéma et Cinémonde adresse aux talentueux élus ses sincères félicitations.

Francesca Bertini, qui paraît revenue définitivement au septième art après une absence regrettée.

Cochet, as du tennis, a fait à Hollywood la connaissance de la délicieuse Anita Page (à gauche) et de Ramon Novarro (à droite) qui tourne actuellement pour M. G. M.

Le respect de la Vérité historique

NELSON! Le prodigieux marin, qui fut matelot à douze ans, prit part, à quinze ans, à une expédition au pôle nord, perdit un œil au siège de Calvi, un bras à Ténériffe, détruisit les vaisseaux de Bonaparte à Aboukir et la flotte franco-espagnole à Trafalgar.

Trafalgar!

C'était le 21 octobre 1805.

La lutte s'engagea un peu avant midi. Presque tout de suite la flotte de l'amiral Villeneuve se trouva coupée par la double colonne des vaisseaux anglais. Puis Nelson, à bord du *Victory*, prit à parti *Le Redoubtable*. Mais au plus fort de la bataille l'amiral s'effondra, blessé mortellement.

En hâte, ses aides de camp se précipitèrent. On le transporta avec précaution dans l'entrepont où d'autres blessés attendaient. Les praticiens s'empressèrent. Ce fut en vain. Nelson succomba peu après, le combat pas encore achevé, mais conscient que la flotte anglaise, mieux grée et plus puissamment armée, remporterait finalement la victoire.

Un maître anglais du *xvii*^e siècle, Devis, qui nota sur la toile les principaux événements de son époque, a fixé pour l'avenir l'instant de cette mort.

Aujourd'hui, un maître d'un autre genre vient à son tour de reconstituer cette scène. Ce maître est le metteur en scène américain Franc Lloyd. Pour le compte de la First

National et pour la magnifique réalisation de son nouveau film : "*The divine Lady*", dont Corinne Griffith incarne le premier rôle tandis que Victor Varconi fait revivre le célèbre amiral, Franc Lloyd a reconstitué la mort de Nelson, précisément d'après la gravure anglaise de Devis.

C'est là un souci de vérité historique poussé jusque dans le moindre détail dont on ne saurait trop louer le maître es mise en scène.

Nous donnons ici, juxtaposées, les repro-

ductions de la gravure anglaise de Devis et la mise en scène de Frank Lloyd.

L'une et l'autre présentent des analogies de mise en place frappantes. Même disposition de personnages principaux; même éclairage; même fond de tableau.

Même émotion aussi, qui dénote dans l'art actuel de la mise en scène cinématographique une recherche de la vérité qui place le cinéma, non plus sur le plan d'une œuvre purement imaginative, mais du document historique.



Tout en respectant la vérité historique, le metteur en scène s'est gardé de copier servilement l'œuvre du peintre. Et ainsi la reconstitution garde son caractère très personnel





PHOTOS G.-L. MANUEL FRÈRES.

Edmonde GUY :

est rompu par la saine fatigue de la danse, on dort d'un sommeil agité et plein de cauchemars.

Pour la scène, on n'a besoin que de souligner ses traits par le maquillage ; pour l'écran, il faut les adapter à la lumière et obtenir artificiellement la beauté. On n'est pas joli, joli, quand on a le visage jaune, violet ou vert, avec des lèvres noires ! Pourtant, c'est avec ces maquillages seulement que l'on arrive à être présentable. Regardez dans les actualités les arrivées, dans une gare, des grandes stars. C'est tout juste

si on les reconnaît. Leurs traits ne sont plus les mêmes. Et qu'on se rappelle l'étonnement de tous à l'arrivée d'Adolphe Menjou, lorsqu'on s'aperçut qu'il avait les moustaches rousses !

Le cinéma est dangereux : il est un peu caricaturiste ; et tel défaut qu'on n'aura jamais remarqué dans un visage, à la ville ou à la scène, apparaîtra nettement sur l'écran. La retouche, chère au photographe qui, lui, arrive à faire une beauté d'un laideron, ne saurait se faire sur la pellicule : il faut la réaliser sur sa figure.

Et c'est pourquoi le maquillage et les lumières sont ici les arts les plus importants.

Ma première impression de cinéma fut la fatigue des yeux. Les sunlights ne font pas que vous aveugler pour un bon moment ; au bout de quelques jours de studio, ils provoquent un mal de tête permanent. Certains s'y habituent. Ils ont de la chance.

La fatigue physique de l'acteur de cinéma est aussi bien plus douloureuse que celle de l'artiste de music-hall. Ici, il n'y a pas de public qui vous guide et dont la présence vous aide à jouer. Il faut extérioriser pour soi, jouer comme si l'on était devant une glace. Les premiers jours je jouais trop vite, il fallait trouver, ou tout au moins répéter plusieurs fois les mêmes scènes, pour que j'arrive à jouer au ralenti.

Et tout cela porte sur les nerfs. Si bien que le soir, au lieu de bien dormir, comme lorsqu'on

Jè suis intimidée quand il me faut, par exemple, tourner une scène d'amour.

Certains acteurs sont passés maîtres dans l'art de dire, devant l'objectif, des choses qui n'ont aucun rapport, et même qui sont tout à fait contraires à l'action. Ainsi, dans une scène de tendresse, j'ai entendu l'un d'eux proférer à l'égard de sa partenaire des noms d'oiseaux, qui n'étaient pas ceux qu'on a l'habitude de dire dans l'intimité.

Quant au cinéma parlant, c'est une invention merveilleuse, et j'en ferais volontiers. Mais j'ai peur, qu'ici encore, la présence encourageante du public ne me manque terriblement.



Mes Impressions de débuts au Cinéma

J'aurais voulu raconter des anecdotes amusantes. Mais ma vie cinématographique est courte et quand j'ai tourné avec Van Duren, L'Oubliée, que Germaine Dulac mettait en scène, j'étais malade, et allais me coucher dès que la prise de vue était terminée.

Pourtant, je me rappelle un petit singe, Kiki, dont les blagues étaient la grande distraction des longues et fatigantes séances. Un jour, je le trouvai fardé, poudré, devant ma table de toilette. Ce jour-là, je ne pus tourner : il avait mangé tous mes bâtons de fard. Mais il était le plus charmant et le plus choyé de tous les artistes.

J'ai, pour l'été prochain, des propositions : on m'offre de tourner Mimi Bluette, roman célèbre en Italie. J'accepterai sans doute.

Mais mon rêve serait de tourner Tristan et Yseult. Je verrais ce film dans la note de Ben-Hur, plus truculent, plus brutal que les films déjà tirés des romans des Chevaliers de la Table-Ronde. Et si l'on m'offrait de jouer un rôle de jeune fille moderne

j'acquiescerais tout de suite. Mais j'en doute, car il paraît que mes yeux sont tout innocence, et ce n'est plus l'étiquette de nos jeunes filles !

Après l'Oubliée, je suis restée huit mois malade, ne pouvant jouer, ni tourner. Mais je n'en veux pas pour cela au cinéma, que j'aime comme spectatrice et comme actrice. Et l'été prochain, quand

le music-hall me laissera quelques jours de répit, je serais heureuse de me retrouver devant l'objectif.

Car je suis persuadée que le Cinéma est le grand art de l'avenir et qu'il fera chaque jour de nouveaux progrès. Nous, artistes plastiques, si nous aimons le music-hall qui a révélé une poésie du rythme et de la beauté, nous ne pouvons qu'adorer le Cinéma qui a créé un langage des mouvements et une symphonie des gestes.

Edmonde GUY.

LE CINÉMA A L'OPÉRA

Les représentations de gala de Verdun, Visions d'Histoire

Les présentations à l'Opéra du grand film de M. Léon Poirier ont eu lieu avec un vif succès : le public a admiré la réalisation technique du film, l'élévation de la pensée de l'auteur. Avec *Verdun, Visions d'Histoire*, le cinéma vient, à son tour d'élever un monument aux victimes de la plus terrible des guerres.

Le film, bien entendu, est entièrement dominé par la guerre, par les combats héroïques qui se sont déroulés autour de la citadelle, clef de la résistance française. Le bois des Caures, Douaumont, Vaux, l'admirable conduite du Cdt Raynal, à qui l'ennemi rend les honneurs de la guerre, l'héroïsme des chasseurs de Driant, tous ces tableaux horribles et magnifiques sont évoqués devant nos yeux avec une vérité, un souci du détail qui les rendent profondément émouvants. Nous assistons à la bataille qui fait rage, nous voyons les éclate-

ments d'obus, les abris qui s'écroulent, la terre qui tremble, les hommes qui s'élancent, vacillent et tombent fauchés par l'ouragan de mitraille... *L'Enfer de Verdun* est reconstitué avec une puissance, une vérité qui suscitent l'admiration.

Dans les trois époques de son film : *La Force, l'Enfer, le Destin*, M. Léon Poirier s'est abstenu de nouer une intrigue comme dans les films de guerre déjà présentés : il se contente d'évoquer quelques figures : Le Soldat français, le Soldat allemand, les Officiers, le Vieux Maréchal d'Empire, la Femme, la Mère, le Fils, le Mari, le Paysan. Ces personnages symboliques ont été animés par quelques-uns des meilleurs artistes de l'écran français : Antonin Artaud, Tommy Bourdelle, Jean Dehelly, José Davert, Daniel Mendaille, André Nox, Pierre Nay, Albert Prejean, Schutz, Mmes Suzanne Bianchetti, Jeanne-Marie Laurent.

Nous avons dit que la réalisation atteint une grande intensité dramatique, grâce au réalisme des reconstitutions : M. Léon Poirier, grâce au concours que lui ont apporté

les plus hautes autorités militaires du pays, a pu, en effet, disposer non seulement de documents, mais encore de personnel et de matériel. Ce n'était que justice de donner un appui illimité pour la réalisation d'un film qui est d'un incontestable intérêt historique et constituera pour l'avenir une précieuse documentation. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les frais seuls de pyrotechnie se soient élevés à douze millions de francs ! Ce chiffre n'étonne plus quand on a vu le film où les éclatements d'obus soulèvent des montagnes de terre, où les geysers de flamme et de fumée se multiplient sans relâche...

Dans le cadre de l'Opéra, avec une adaptation musicale et sonore admirablement composée et réglée, *Verdun, Visions d'Histoire* a pris toute sa valeur et le public d'élite, qui se pressait à ces représentations de gala, a chaleureusement manifesté son enthousiasme. Le film de M. Léon Poirier, d'ailleurs, ne convient pas seulement à tous les publics mais encore à tous les pays. Il a été traité avec tant de tact qu'il ne saurait éveiller nulle susceptibilité. C'est une œuvre grande, forte, complète.

GASTON THIERRY.

La montée vers les Hauts de Meuse.



On verra cette semaine à Paris

LE ZÈBRE

Il ne s'agit pas là d'un animal, mais d'un dirigeable... hypothétique qui sert de point de départ à une aventure comique de bout en bout...

Ce film est adroitement tiré d'un vaudeville ; les situations s'enchaînent dans le rire ; et l'on ne sait quel est le plus drôle de cette tête prise dans la cage d'un escalier, de la danse de caoutchouc de Hal Sherman, de la séance de spiritisme ou de cette scène de restaurant pleine de fantaisie.

Voilà une œuvre qui ne manquera pas de réjouir tous les publics, d'anesthésier les soucis de chacun, en un mot, de distraire les foules.

Très communicative est la verve d'Esthèle Brody, "Kiki". Elle épousera d'ailleurs Hal Sherman (Isidore) qui courait depuis si longtemps après elle comme un zèbre.

Eve moderne qui donnerait la pomme à croquer au diable même, telle nous apparaît Léatrice Foy dans *L'Ange de Broadway*, que l'on verra cette semaine à Paris.



A qui rêve en haut des vergues le beau marin qu'est Frank Marin ?... Sur l'infini de l'eau ses yeux ne voient-ils pas en surimpression le visage de celle qu'il aime, Virginia Bradford, dans *le Naufrage de l'Hespéris* ?

MOULIN ROUGE

Dans sa nouvelle production, E.-A. Dupont, s'inspirant de la technique que lui inspira *Variétés*, a dépeint les milieux du music-hall. Du Moulin Rouge au Casino de Paris, il nous promène de la scène aux coulisses de ces établissements. On pense bien quel parti a su tirer de ces éléments un metteur en scène aussi habile que Dupont. Chant de la lumière, chatouement des robes, vertigineuse vélocité de jambes nues qui vont et viennent comme des bielles, il y a dans toute la partie documentaire de ce film une vie et un mouvement étonnants. La mise en scène est de premier ordre, sans une faute de goût, sans une ombre, et Olga Tchekowa est une artiste douée d'une vie prodigieuse, belle, et dont Dupont a su tirer le maximum. Eve Gray, dans le rôle si complexe de la jeune fille, se montre parfois excellente, mais on peut lui reprocher de ne pas savoir perdre la tête avec assez de naturel dans une scène où elle est fortement émoustillée.

L'INSOUMISE

Avec Charles Farrell et Greta Nissen, d'après la pièce de P. Frondaie.

Retour d'Amérique, cette pièce française s'avère somptueuse, parée d'atours luxueux et rutilants, avec agrément parfois, souvent avec excès. Ce sujet, sur une de nos scènes, était traité avec plus de mesure et de distinction. Et je suis sûr que son héroïne, si elle n'avait pas la beauté sémillante de Greta Nissen, était habillée avec plus de goût. Légère restriction d'ailleurs, car on oublie d'où vient le film, on passe sur les invraisemblances d'atmosphère, de reconstitution de vie française ou arabe, et l'on subit le charme langoureux de ce duo d'amour entre Charles Farrell, qui campe un Fazil impressionnant et aux expressions farcuses, et Greta Nissen.

Dans une délirante atmosphère de boîte de nuit Eve Gray perd doucement la tête.

sen, petite chatte aux yeux verts aux gestes ensorceleurs.

En résumé, bon drame d'amour, et qui a l'originalité de se terminer mal, tout comme dans l'original. Mais comme c'est donc bien américain !

Les Présentations de l'Airell - Films

LE CHIEN FIDÈLE

Les personnages principaux ne sont pas ici les hommes, mais les bêtes. Thunder, chien merveilleux que l'on a applaudi maintes fois, montre, dans cette production, des dons au-dessus de son instinct : il joue, émeut, et fera couler bien des larmes humaines.

CINÉMONDE NE CONSACRE PAS DE CRITIQUE A TOUS LES FILMS...



Louise Brooks, la piquante vedette de la Paramount.

Les meilleurs romanciers du cinéma résident souvent au fin fond de nos provinces... En publiant les lettres de nos correspondants nous espérons, grâce à leurs indications, établir la liaison indispensable entre le public et les producteurs, entre l'écran et la salle.

TOULON (de notre correspondant particulier). — A Toulon a été projeté *L'Aurore* production de Fox-Film, le chef-d'œuvre de Murnau, merveilleusement interprété par George O'Brien et Janet Gaynor parfaitement secondés par Margaret Livingstone et Mac Donald.

Cette adaptation a été accueillie avec faveur par le public qui a su apprécier cette image de la vie quotidienne : une Tempepasse... l'homme est conquis. L'ensorceleuse exige un crime que le mâle va commettre. Mais un sursaut d'énergie l'arrache à l'emprise malfaisante, il revient au Devoir.

Pas d'affabulation banale, une tranche de vie avec ses passions, son calvaire, son expiation. Une innovation à signaler en matière de cinéma.



Mlle Gaby Morlay, la vedette du film *Les Nouveaux Messieurs*, qu'Albatros présentera le 28 novembre à "l'Empire".

SUR LES ÉCRANS DE FRANCE

On donnait *L'Enfer de l'Amour* remarquablement réalisé par Carmine Gallone et interprété par les brillantes vedettes Olga Tchekowa, Henri Baudin, H. Stüwe et Josyane.

Le soir de la première, l'excellent artiste Henri Baudin exposa, en personne, devant un auditoire nombreux et attentif les conditions matérielles dans lesquelles ce film fut tourné. Il fit le récit des prouesses des interprètes jouant leurs rôles par des températures qui passaient de 14 degrés au-dessous de zéro pour atteindre, parfois, 50 degrés au-dessus. Il signala un détail assez caractéristique : les principaux protagonistes qui ont tourné cette bande sont l'un Français, l'autre Russe, le troisième Allemand, le quatrième Tchecoslovaque.

Le public a fort bien accueilli cette référence documentaire.

RENÉ PARVULUS.

TOULOUSE, 7 novembre (de notre correspondant particulier). — Il y a, en ce moment, une véritable épidémie chez les directeurs de cinémas.

Ces pauvres gens, ces pauvres contaminés, pourrait-on dire, croient satisfaire leur clientèle en "bourrant" leur programme au maximum.

Et, en une seule séance, des métrages de 4.500 ou 5.000 mètres ne sont pas rares. Avec 2 h. 30 de projection en moyenne (entr'actes, audition d'orchestre déduits), on voit avec quelle vitesse sont projetés ces malheureuses pellicules.

Les éditeurs se plaignent de la vitesse de projection, conséquence obligée d'un métrage trop copieux. Et le spectateur, donc ? C'est un homme normal pourtant. Il ne rentrera pas chez lui à la vitesse d'un train express ; il ne lira pas 300 pages d'un roman en 45 minutes. Pourquoi, alors, lui imposer, l'obliger, bon gré, mal gré, à avaler — c'est une façon de parler ! — du film et du film.

Le cinéma est, essentiellement un plaisir ; de semblables abus en font couramment un spectacle fatigant.

Pour la satisfaction des véritables amoureux du Ville art, bien des choses sont encore à corriger, à redresser.

Cinéma, qui, en même temps que celle du cinéma, défend leur cause, dira, la semaine prochaine, son opinion sur la question.

J. R.

LYON (de notre correspondant particulier).

Trois salles à Lyon dominant et assurant la première vision des bandes intéressantes : *Tivoli* (D. Paul Aubert) ; *La Scala* (D. G. Froissart) ; *L'Aubert-Palace*.

Tivoli (un des théâtres Paramount) se distingue par une présentation originale : un rideau masque l'écran, orné d'une artistique image romantique, et sa transparence se perçoit, l'obscurité faite, dès le début de la projection. Il s'ouvre et se referme sur celle-ci, très lentement. Puis, les titres et sous-titres du début de chaque film apparaissent sur un fond de couleurs variées, de la teinte effacée aux tons extrêmement soutenus, en une gamme d'une chatoyante féerie. C'est ainsi que parurent à nos yeux l'universelle *Madone des Sleepings*, de Dekobra ; *La Chanson du Bonheur*, avec Esther Ralston (art, amour, humour) ; Rod la Rocque dans *Le Brigadier Gérard* (histoire romancée, avec malheureusement trop de réalisations en studio visibles même au profane). *Totte et sa Chance*, avec André Roanne et Carmen Boni, d'après le roman de P. Soulaire ; le trépidant Fred Thomson dans *L'Insurgé* (film Paramount). Orchestre excellent sous la direction de M. Ange de Lucas.

La Scala nous a donné la primeur du remarquable *Equipage*, de Kessel, sous la haute présidence de l'Aéro-club de Lyon. Puis *Gueule d'Acier*, et annonce le *Loup de Soie Noire*.

Aubert-Palace nous a présenté la *Princesse Mandane*, d'après *l'Oublié* de Pierre Benoit, et Corinne Griffith dans *Trois heures d'une Vie*. Reprises : *Napoléon*, d'Abel Gance (version Opéra ; projection en une seule séance) ; *Madame Récamier*, d'Edouard Herriot. Sont annoncées : *La Case de l'Oncle Tom*, et surtout *Thérèse Raquin*, d'Emile Zola, réalisée par Jacques Feyder, que *L'Atlantide* a classé comme un de nos meilleurs metteurs en scène.

Tout ceci incarne l'effort artistique d'une grande ville, et la satisfaction presque toujours atteinte d'un public difficile.

MAX ANDRÉ DAZERGUES.

CRITIQUES PROVINCIALES

SUZY SAXOPHONE

On pourrait reprocher à cette comédie de trop vouloir s'américaniser par ses aventures, par son mouvement trépidant, par son personnage principal, enfin, qui s'apparente aux plus folles comédies américaines.

Mais *Suzy Saxophone* est, néanmoins, un vrai film européen. Il se déroule dans les milieux du théâtre et du music-hall à Berlin, et dans une école de girls à Londres. On y voit une gentille jeune fille de famille, férue de danse, et prenant la place d'une petite danseuse en route pour Londres où elle doit se perfectionner dans la chorégraphie.

Devenue la danseuse Suzy, l'héritière affole un lord anglais, chic, riche et beau. Le lord tente tout pour la voir à Londres, et se heurte à la sévérité du pensionnat de girls, du « couvent » comme on l'appelle, tant l'austérité de ses mœurs est connue.

Suzy qui parvient à s'échapper pour venir au club de son amoureux y fait sensation en dansant le charleston tout en jouant du saxophone. Engagée, par un impresario avec toute son école, Suzy revient à Berlin, y triomphe, et réussit à se faire pardonner sa fugue, lorsqu'elle présente à ses parents charmés, le noble fiancé qui croyait aimer une petite danseuse, et qui épousera une jeune fille de la meilleure société : Suzy Saxophone.

Anny Ondra, nouvelle venue au firmament cinématographique, étoile brillante, au sourire éblouissant, aux jambes gracieuses, au jeu plein d'entrain a été une Suzy parfaite. Notre bon Gaston Jacquet donna au père libertin et amateur de danseuses le ton spirituel et le chic nécessaires. Malcon Tod joua de la plus véridique façon un jeune et charmant anglais.

Suzy Saxophone est une comédie parée de jeunesse et de gaieté.

RENÉ OLIVET.



L'Art moderne

sobre et clair

est photogénique



C'est peu de dire que le cinéma évolue. Il fait mieux, il se développe. Il grandit. On dira de lui bientôt ce que disent les vieilles gens des bambins devenus hommes : « ... Je ne l'aurais pas reconnu. »

Tant de changements heureux ne se constatent pas seulement dans la technique pure, l'habile et ingénieux emploi de la lumière, la perfection de l'image, le « rythme » du comédien dans le cadre divers du studio ; mais encore — et surtout, peut-être, aujourd'hui — dans la conception de ce cadre même. Les salons de jadis, où il semblait alors indispensable aux metteurs en scène de placer coûte que coûte six fauteuils contournés, le sofa de nos grand'mères, le piano drapé, les plantes de serre, le tapis à fleurs et vingt autres pièces, ne sauraient plus contenter ni les cinéastes ni le public. Celui-ci et ceux-là exigent plus, ce qui peut s'exprimer aussi bien par : exige moins.

Regardez ce fumeur et cette salle à manger, spécialement conçus et réalisés pour le film de Marcel L'Herbier : *L'Argent*. Point d'objet qui n'ait son utilité stricte ou dont la ligne ne concoure au dessin de l'ensemble. L'espace, et, donc, la clarté. Il y a comme une aération du décor. Les meubles eux-mêmes par leurs à-plats brillants, où se dispersent des reflets inattendus, apportent un surcroît précieux de lumière. Et le miracle — mais ce miracle, ici, est un secret de l'art — est que cela ne sente point l'artificiel. On ne découvre pas ce décor, on le reconnaît, tant il est ce qu'on souhaitait qu'il fût, ce qu'il est nécessaire qu'il soit.

Ainsi, pour le vestibule où tournera Marie-Louise Iribé, et dont l'escalier téméraire en tobogan entraîne le regard et l'esprit vers les étages invisibles où il monte. La lumière ne trouve rien où s'écorcher. Elle glisse de pénombre en pénombre. Elle joue et le film en tire sa principale harmonie.

Quant à cet artiste américain, mélancolique et tendre à souhait, vêtu un peu à la manière de notre Dranem, quelle recherche — et quelle trouvaille ! — que le damier nuancé de son costume et de son écharpe ! Quelle ironie dans ces trois boutons égarés dans ce désert d'étoffe ! On ne saurait imaginer plus de recherche savante dans le plus négligent des laisser-aller. Et cela, c'est de l'art, vraiment.

PALUEL-MARMONT..

Quand les animaux...



Charles Morton et Caryl Lincoln (à gauche) jouent dans *La Meute féroce*. Mais il ne s'agit pas de l'agneau qui figure sur cette épreuve.

Bête comme une oie... ? Que non ! Celle-ci a mis des lunettes pour mieux admirer Fay Webb, la charmante étoile de la M. G. M.



Les animaux ont pris, au cinéma, une place importante, on en voit, sur l'écran plus que dans la vie... Croyez-moi ! Si quelques-uns sont sympathiques, il en est qui, même vus de loin, à travers les grillages de la cage, donnent des frissons, ou tout au moins des inquiétudes. Comme il est rassurant de n'admirer que leur image ! Si vous n'alliez pas être de mon avis, si vous alliez penser que je manque de courage... Tant pis ! L'homme descend-il du singe ? Qu'importe ! Ici, avec une même agilité, l'homme et le chimpanzé grimpent aux cordages. Quel est celui des deux qui gagnera la course ?

Le bébé a l'air bien calme et sa jeune maîtresse bien patiente... Il tète consciencieusement, elle le regarde satisfaite. Tartarin n'avait pas pensé à cela !

Je n'aime pas les alligators, ils sont insaisissables, visqueux, dissimulés, changeants, horribles. Je ne vous force pas d'ailleurs à partager mon opinion, des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter ! Cet artiste excentrique se promène dans la vie en portant



Ramon Novarro a un ouistiti favori qui ne le quitte guère et ne craint pas les situations élevées !

maîtresse, par jeu, l'a affublée d'une paire de lunettes, mais, malin, le volatile regarde par-dessus. Ce détail vestimentaire ne l'empêche pas d'avoir l'air peu intelligent ! On est une oie, ou on ne l'est pas...

Vedettes à poils, vedettes à plumes, l'histoire ne dit pas si vous touchez de gros cachets, je connais cependant un film merveilleux appelé *Chang*, dans lequel les lions, les tigres, les éléphants, les chevaux et les chiens furent simplement de merveilleux artistes.

R. L.

Voici un éléphant acteur, qui semble prendre un vif plaisir au « pangsage » que lui fait Chester Conklin.



La maman vaquer tranquille à ses occupations. Cet acteur à quatre pattes de la Paramount la remplace à merveille !

un alligator sur son épaule, moi, je préférerais un beau chat siamois, aux yeux gris, au pelage kasha.

Quelle dresse, quelle sollicitude ! Les chiens sont les vrais amis de l'homme. Lui-ci veille, protège et — ne riez pas — nourrit au biberon le beau bébé abandonné. Ne semble-t-il pas avoir conscience de ses responsabilités ?

Chaque petite a ses caprices, et cette jolie femme avec son mari ont un béguin prononcé pour les petits moutons.

blancs, blancs et roses
blancs, blancs, blancs
et roses et blancs !

C'est très gracieux, ils ont raison !
Boum ! Une mouche ? Non, simplement un éléphant ! Un éléphant voluptueusement couché sur le dos, qui se fait — le petit gâcheur — brosser le crâne avec un balai — A quand l'aspirateur ?
Cette oie ne sert pas, que je sache, de réclame à un opticien. Sa



Charley Chase est non seulement un jeune premier fort élégant, mais aussi un charmeur d'alligators, presque professionnel.

Sally Raud a une gracieuse façon d'offrir le biberon aux petits lions. Mais essayera-t-elle de le nourrir aussi "intimement" dans six mois ?



entrent en scène...

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

Je t'aime en Anglais...

ROMAN INÉDIT DE YVES DARTOIS

Une fraîche et délicate aventure d'amour dans le monde des étudiants.



Il prit place sur le socle improvisé. Il frôla le livre. Il se dressa alors davantage...

II (1)

DANS le parc, une jeune Danoise, assise sur l'herbe, feuilletait un livre. Autour de la pelouse, les différents pavillons, français, belges, canadiens, sud-américains, etc., couverts de lierre, offraient une image romantique, estampe de Deveris ou de Tony-Johannot.

Le soir tombait. Dans un immense « transatlantique », Josette disparaissait, quoique son corps léger semblât à peine peser dans les toiles peintes. Assis à ses pieds, Claude, machant un brin d'herbe, se sentait en l'écoutant plein de colère contre les retards apportés à l'établissement du Home Rule, lui qui s'était toujours détaché totalement des questions internationales. Elle torse à machinalement son écharpe, et son fin profil se découpait sur le ciel violet.

Pourquoi, dit-elle soudain, ne viendriez-vous pas en Angleterre ? Claude se raidit pour sourire. — Je n'ai exactement pas un traitre sou. Je ne suis pas ici en congressiste, mais comme étudiant à la Cité. Mais, vous-même, pourquoi ne séjourneriez-vous pas en France, même après la fin de ce Congrès ?

J'y songe. Et après un silence, elle ajouta : — Accompagnez-moi à la bibliothèque, si vous le voulez bien. Je dois y prendre un livre. Penché sur le pâle visage, il maudissait sa timidité. Et puis, au fond, que savait-il de cette fille ? Étudiante anglaise, certainement, riche, probablement ; jolie, à coup sûr ; flirtieuse, peut-être. Mais la camaraderie anglo-saxonne est très près du flirt. Autant de questions qu'il se posait. Et Charlie, où était-il ? Que représentait Charlie ? Dans sa gêne, Claude désirait presque la présence de Charlie.

Laisant ses pensées en désarroi, quoique ce ne fut pas son habitude, Claude se leva et lui tendit la main. Leurs deux ombres troublèrent la languette du crépuscule, en ce coin tout au moins, car là-bas d'autres étudiants discutaient. Les tables de travail nettes et carrées, ne recevaient plus à cette heure de coudes studieux. Ils eurent l'impression d'entrer dans un royaume enchanté et furent heureux

de faire jaillir l'électricité, d'un doigt sec. — Lorsque j'étais enfant, dit-elle, une vieille parente m'avait donné un livre illustré, qui faisait mes délices. En courant dans nos prairies d'Irlande, je l'emportais et une image me ravissait fort : on y voyait une bibliothèque immense ; dans l'embrasement d'une fenêtre gothique, une châtelaine du règne des Tudor rêvait, un lévrier à ses pieds.

Alors, j'allais le soir, à pas de loup, jusqu'à la bibliothèque de notre château et, quoique effrayé, j'épiais les bruits de l'ombre, espérant entendre l'arrivée de ma châtelaine. Elle ne vint jamais. Mais un jour, mon père me surprit et, pour chasser cette idée, m'affirma que les livres cachaient des morceaux de cœurs desséchés, ou le cœur de ceux qui avaient écrit. Je n'osai plus venir à la bibliothèque, mais je n'ai compris que plus tard la vérité de cet apologue.

Claude, ravi, écoutait ces paroles aériennes, livré sans force à cette conversation trop dangereuse pour lui.

Vous étiez déjà une petite fée qui attend des miracles, répondit-il un peu lourdement. Taisez-vous. Il ne faut pas tenir ces propos français, ou je vous battrais de mon écharpe.

Il fit une petite moue. — Très bien. J'aimerais « en anglais ». Mais comment aime-t-on en anglais ?

Eh, le sais-je ? Demandez à Charlie.

Et, riant, elle courut vers les livres.

Ca y est, gémit-elle. J'avais pourtant bien recommandé qu'on ne le remît point en place, et je devais le reprendre ce soir. Il s'agit de *Tristan Shandy*, de notre Sterne. Ayant déniché ici une vieille et naïve traduction, je voulais ce soir en poursuivre la lecture. Et il est là-haut. Son doigt levé désignait un vieux livre au centre d'un rayon élevé de deux mètres.

Diable ! dit simplement Claude.

Et il essaya. Peine perdue. Les voilà tous deux, se regardant désolés, et hochant la tête.

Alors, elle eut une idée : soit tant successivement trois énormes in-quarto de droit, elle les empila et voulut atteindre ainsi son livre.

Mais malgré ce secours, elle ne pouvait y parvenir et agitait désespérément sa main, pendant que Claude admirait sa fine cheville de soie grise.

Plus grand, il s'offrit à tenter l'aventure et prit sa place sur le socle improvisé, appuyant seulement une main sur l'épaule ronde. Il frôla le livre. Il se dressa alors davantage. La pile oscilla alors, et soudain, en un formidable ébranlement, le jeta tout contre Josette. Et, ils ne surent comment cela se fit, mais se trouvèrent bouche à bouche.

Sortons d'ici, dit-elle à voix basse.

Depuis deux jours, le Congrès était fini. Claude, d'ailleurs, en était enchanté, ayant retrouvé la

paix profonde de la Cité. Il ne voyait guère Josette qu'aux repas, celle-ci s'enfermant tout l'après-midi, se plongeant en d'interminables rêveries. Charlie ne disait mot, plus bourru que jamais, quoique Claude ne lui fit plus jamais tomber son plateau.

— Voyez, disait-elle, vous m'avez demandé pourquoi je ne prolongerais pas mon séjour en France. Je l'ai fait, non pour mes amis, mais pour moi. Mon imparfaite connaissance du français (elle se moque, pensait Claude) me rend nécessaire un guide. Vous m'accompagnez, jeune historien ? Et bonne, suivant les jésuites du XVII^e siècle, le nombre deux est souvent coupable et le nombre trois toujours innocent, Charlie sera des nôtres.

Nous verrons le musée de Cluny ; je n'y tiens pas particulièrement, mais tous les étrangers y vont. Nous n'irons point au quartier Latin. C'est trop littéraire, je veux dire reflet d'une certaine littérature. Pourquoi hanter des brasseries et des souvenirs de grisettes, même lorsque rôde le fantôme de Mürger ? Il y a des années où l'on n'est pas en train, a-t-il dit lui-même : il y a trente ans que son quartier n'est plus en train.

La vie, la voilà (elle désignait un rayon de soleil qui baignait la pergola à quelques mètres) ; elle fait que nous sommes ce que nous sommes. Séduit par ce rire, par cette vivante intelligence, Claude acquiesçait toujours à cette rangée de dents blanches.

— Au fond, pensa-t-il le jour suivant, c'est stupide et banal ce que dit cette enfant. Je me laisse prendre à des paillettes. Mais elle m'amuse et je serais heureux de démonter son caractère.

Ce jeune fou ignorait que certains jouets blessent les enfants qui les veulent démonter. Mais on ne peut pas savoir, n'est-ce pas...

Claude estimait qu'il serait temps, très



... Le Français sentait une sorte de sympathie le gagner. Il lui versa un nouveau verre de whisky. Soudain, dans un dernier effet de colère, Charlie bondit...

Copyright, by Yves Dartois. 1928

sérieusement, de faire un pèlerinage à la bibliothèque. Huit jours déjà. Elle ne lui avait jamais reparlé de cette soirée « aimable », pensait-il. Car on cherche toujours à faire des choses ce que l'on veut se persuader qu'elles sont, en leur donnant un qualificatif qui vous satisfait.

Sa petite chambre, si gaie, offrait un refuge à ses pensées cachées. Le lierre grimpa jusqu'à la fenêtre, livide sous le rayon électrique.

Trois coups légers, quoique rapides et pressés, le firent tressaillir en sa rêverie.

— Une lettre, Monsieur, dit la servante. Accoudé à sa table de travail, Claude relut deux fois sans comprendre. C'était pourtant fort clair :

« Mon cher petit, « Je pense que vous ne m'en voudrez pas de vous donner ce nom pour la première et la dernière fois. J'ai la fatuité de croire que je vais vous faire beaucoup, beaucoup de peine. Il est vrai qu'une femme s'imagine toujours ces sortes de choses. »

Claude fut fâcheusement impressionné par ce début ; il savait, non pas par expérience, mais par intuition, qu'un semblable préambule présageait toujours une tuile. Néanmoins, il poursuivit :



Mary Ashley de la Paramount n'est pas seulement une bonne artiste de cinéma, mais une danseuse accomplie aux lignes fort agréables...

« Je devais, vous le savez, quitter Paris et même la France dès la fin du Congrès. Je vous avais promis de rester. Je vois maintenant que c'est impossible. Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai déjà en route pour l'Irlande. Je devais, suivant la formule consacrée, vous remercier des heures charmantes que nous avons passées ensemble, mais je pense que nous sommes, vous et moi, au-dessus de ces formules et que le souvenir de notre éphémère camaraderie ne sera pas amoindri par une conclusion un peu plus brutale que je ne l'aurais pensé.

« Il ne faudrait, pour rien au monde, en vouloir à Charlie : le malheureux garçon est blanc comme neige en cette affaire. Il se peut que vous receviez ce soir sa visite ; dans ce cas, tenez close votre porte, car j'imagine qu'il viendra plein de haine et de rancune, comme disent vos écrivains.

« J'ai l'air de plaisanter et je vous affirme que je n'en ai nulle envie. Mais à quel bon, dans un petit mot d'adieu qui doit rester gai et sympathique comme le furent nos relations, exposer toutes les raisons mélodramatiques qui peuvent provoquer les séparations humaines ?

« La vie est plus simple et nous valons mieux, vous et moi, qu'une lettre maculée par les cercles humides des larmes littéraires.

« Vous êtes en France pour de longues années. Ne vous exposez plus aux fâcheuses rencontres sentimentales que l'on peut faire dans les pavillons qui ne sont pas les vôtres, et croyez bien que j'écris ceci moins pour vous que pour celles qui peuvent être appelées à vous quitter presque aussitôt.

« Un Français prendrait ceci pour un aveu ; ne soyez pas patriote à ce point.

« Peut-être reviendrai-je un jour en France, Dieu sait quand. Loin de m'accuser à ce moment-là, vous n'aurez conservé que la douceur du souvenir qui, paraît-il, prend un charme délicat en vieillissant, et vous pourrez sans crainte rappeler à la femme que je serai devenue que la jeune fille qu'elle était auparavant aimait beaucoup son ami Claude.

« Josette. »

P. S. — « N'est-ce pas que j'ai fait beaucoup de progrès en français ? »

Claude relut deux ou trois fois cette lettre, d'abord sans la bien comprendre. Puis il s'assit, comme on fait en pareil cas, et chercha à deviner les sentiments réels de la jeune fille ; car enfin, se répétait-il, je l'ai vue hier ; rien ne pouvait faire supposer un si prompt départ, suivi d'un mot d'adieu aussi cavalier.

Il la savait riche, mais il la savait aussi franche, et quelque chose dans son attitude lui avait révélé la veille cette détermination.

(A suivre.)

Le Facteur passe....

LE CINÉMA CHILIEN



M. Jorge Infante, cinématographe chilien, qui vient d'acquiescer pour son pays plusieurs productions françaises (PHOTO REUTLINGER)

Nous avons reçu de M. Jorge Infante la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« Dès votre premier numéro de « Cinéma », revue luxueuse et qui fait honneur à la Cinématographie française, j'ai suivi votre effort. Cela peut m'autoriser à demander aujourd'hui de votre courtoisie une petite rectification :

« Par un dessin sur planisphère, vous donnez récemment le nombre de cinémas de chaque état du monde.

« En tant que Chilien, j'ai été surpris de ne pas y voir figurer le Chili et l'opinion est trop répandue, à tort d'ailleurs, que le Chili est une petite nation (c'est si loin), pour que je ne sache pas cette occasion de vous donner quelques détails sur l'industrie cinématographique dans ma patrie : sans compter les exploitations cinématographiques organisées dans les écoles, les régiments, les mines (salpêtriers) et les industries privées, — sans compter 150 cinémas ruraux, — l'exploitation cinématographique au Chili compte environ 400 salles. Avec nos 4.500.000 habitants nous voyons qu'il y a au Chili, un cinéma pour dix mille habitants, soit à peu de chose près la même proportion qu'en France.

« En outre, dans nos studios pourvus de laboratoires et beaucoup plus modestes que ceux de France, bien entendu, vos confrères « El Mercurio » et « La Nacion » produisent toutes les semaines des films d'actualité. Dans ces mêmes studios, des productions privées furent réalisées parfois qui passèrent sur tous les écrans d'Amérique du Sud.

« Excusez-moi, Monsieur le Rédacteur en chef, d'avoir été aussi long et pardonnez à un Chilien de vouloir faire connaître l'importance dans sa patrie d'une industrie primordiale, telle que le cinéma, et recevez, Monsieur le Rédacteur, mes salutations distinguées avec mes remerciements. »

JORGE INFANTE.

(1) Voir le N° 3 de Cinéma.

LES LIVRES



« LE CINÉMA EST MON PÈRE »

Je disais dans mon dernier et premier article que la littérature et le cinéma n'entretiennent pas des rapports très cordiaux. Le cinéma sourit à la littérature. La littérature boude le cinéma. Les cinéastes voient dans les écrivains des fournisseurs de scénarios. Les écrivains voient dans cet art, dernier venu, une concurrence plutôt qu'une clientèle. Tel est le malentendu.

Il est certain que le cinéma dispose de moyens plus directs et sûrs que l'écrit pour toucher les foules. Il est tout visuel. En lui, la métaphore se traduit en image vivante, le verbe se fait ombre animée et presque chair. Il est entre le spectacle et la lecture. Il n'exige presque aucun effort.

Néanmoins, dans une large enquête menée naguère par les Cahiers du Mois (1) auprès des Gens de lettres, ceux-ci n'ont pas accusé dans leurs réponses une excessive jalousie.

« Le cinéma est une invention formidable », déclarait M. Blaise Cendrars. « Il modifie la vision du romancier », certifiait M. Dominique Braga. « Le cinéma est mon père, certifiait M. Joseph Delteil. Je lui dois la vie et je l'aime. »

Il l'aime si fort qu'il a fait un voyage exprès pour le voir. « Cette œuvre, dit-il de sa Passion de Jeanne d'Arc (2), est née d'un voyage de la littérature au pays de Cinéma. » La visite fut cordiale. De fait, cette Passion n'est ni un livre ni un scénario. Un compromis habile. Un sacrifice à l'accord et à l'unité.

Mais Delteil avait déjà subi à un tel point l'influence du Cinéma, qu'il a dû transcrire sans vergogne dans ce scénario deux chapitres entiers de sa précédente Jeanne d'Arc (3).

Chez d'autres romanciers, cette influence est moins visible. Cependant, dès 1925, dans l'enquête précitée, M. Arnoux note que cette influence est déjà sensible et se manifeste par une certaine

négligence de la liaison des images. « Pourquoi, ajoute-t-il, le Cinéma, mêlé à notre vie quotidienne, ne nous apprendrait-il pas à penser en succession d'images, ne nous exercerait-il pas à une gymnastique visuelle que nos pères ignoraient ? »

Pour certains, dont Blaise Cendrars et Léon Pierre-Quint, cet exercice nous viendrait plutôt du spectacle de la vie moderne au rythme accéléré. Possible. Le Cinéma aura, du moins, appris aux écrivains la précision du geste comme signe des mouvements intérieurs.

Importante acquisition dans l'écriture psychologique. Le Cinéma a enseigné aussi à l'écrivain la valeur de la prémonition et du silence, la vulgarité et l'inutilité du dialogue, la possibilité de mener tout un drame avec des auteurs presque muets.

Les romans d'Emmanuel Bove sont, à cet égard, caractéristiques. Armand (1) surtout, auquel on n'a rien compris, faute de cette référence à un art nouveau, silencieux et tout en gestes d'une précision significative.

« Peut-être, avançait Léon Pierre-Quint dans la même enquête, si nous n'avions pas eu les boxeurs et les coureurs au ralenti, les poèmes de Montherlant ou les essais si pénétrants de Jean Préval seraient-ils différents ? » Sans aucun doute. Et nous le verrons pour bien d'autres écrivains.

NOËL SABORD.

LES DISQUES

CHANTS ÉTRANGERS



Par leur abondance et leur qualité, les chants étrangers modernes méritent, dans la discothèque, une place choisie. C'est qu'ils illustrent, et de la manière la plus directe, une époque riche en

folk-lore et en chants populaires, en dépit de son internationale curiosité.

Nous tirerons toujours avec contentement de leurs rayons les disques qui réclament ces chants et les voix si curieuses de leurs interprètes : voix

(1) Emile-Paul, éd.

(2) Editions M. P. Trémois.

(3) Grasset, éd.



Mme Desdemona Mazza, la délicieuse interprète de Miarka, La Fille à l'Ourse, de La Tragédie de Lourdes, de Martyre, Coeurs farouches, etc., tourne actuellement au studio de Saint-Laurent-du-Var, les intérieurs d'un nouveau film : Le Certificat pré-nuptial que réalise M. Georges Pallu, d'après un scénario du docteur Malachowsky.

douces et agiles des Sophomores, claires et humoristiques des Revellers, magnétique et souple de Vaughn de Leath, âpre et prenante de Sophie Tucker.

Cette dernière vient de donner une interprétation remarquable de Virginia, pièce fort typique de la musique de jazz avec sa charmante tristesse rythmique. L'orchestre de Ted Shaprio lui imprime, comme aussi dans Stay out of the South, grâce à l'implacable et pourtant souple obstination du rythme, un mouvement pendulaire.

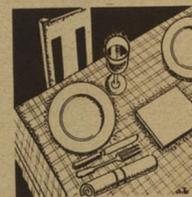
Oh, y love my boatman, chanté par Vaughn de Leath, est un de ces disques que nul ami du phonographe ne doit ignorer, car il réunit toutes les qualités de l'incomparable cantatrice : plénitude d'intonation, douceur moqueuse, ingénuité d'accent où la tendresse se nuance d'une imperceptible teinte d'ironie. On ne peut imaginer ni souhaiter meilleure interprétation à la populaire et naïve ballade de Sherman et Gilbert, que traverse une réminiscence de balalaïka.

L'art est le même dans Everything's made for love, où Vaughn de Leath, avec un enjouement exquis, donne la réplique à son spirituel partenaire Frank Harris. Ce petit duo sentimental commence par un éclat de rire qui répand sur tout le dialogue sa bonne humeur. L'inimitable fantaisie de ces deux artistes s'accorde non moins bien au ton ironique de Play-ground in the sky : ici chacune des voix se divertit à chanter puérilement faux, et c'est charmant.

Avec un sentiment rare des demi-teintes, les Sophomores interprètent My Ohio Home aux septièmes acidulées, et l'étrange Chloë. Les Revellers se trouvent à l'aise dans une sélection de Tip Toes et d'Oh Kay, opérettes célèbres de Gershwin. Il est remarquable que les « pots-pourris », si fades à l'ordinaire dans les arrangements instrumentaux, prennent au phonographe une saveur toute nouvelle : la petite « friture » de l'aiguille sur le disque estompe les enchaînements souvent malhabiles que l'orchestre ou le piano mettraient inconsidérément à nu. Et voilà comment une prétendue faiblesse de la musique mécanique se tourne d'elle-même en qualité... ANDRÉ CÉUROV.

LA TABLE

LE GIBIER



LES Parisiens seraient-ils moins friands de gibier ? Ou les estomacs délabrés de nos contemporains s'accommodent-ils mal de chair sauvage ou trop épicée ? Toujours est-il que le gibier est — relativement — d'un

prix abordable en dépit de sa rareté dans les plaines et les vallons. Gastronomes, mes frères, profitez-en, car il n'est pas sûr que d'ici peu d'années le lièvre et le perdreau ne deviennent pas des animaux de musée... J'ai vu dimanche, le long des chemins, des dizaines et des dizaines de gens armés attendant l'improbable passage d'un « trois-quarts » signalé par de facétieux gardes-chasse, qui ne gardent plus guère... que leur femme et leur place de tout repos.

FRITZ LANGUE.

LA POULARDE

6, rue St-Marc, 6

SA CUISINE RÉPUTÉE — SES SPÉCIALITÉS LYONNAISES

CHATHAM-VOLNEY

Grill-room, 17, rue Daunou

Restaurant, 16, rue Volney

Orchestre tous les soirs

CINÉMONDE EN ALLEMAGNE

LES FILMS QUE L'ON PRÉPARE

L'activité cinématographique continue à se manifester à Berlin, mais avec une certaine discrétion, à l'instar de ce qui se passe chez nous. Le grand film de Eric Pommer est terminé et la Ufa poursuit l'achèvement de Carmen de Saint-Pauli et de La Dame masquée.

Jenny Jugo est la principale interprète de la nouvelle production Ufa : Carmen de St-Pauli.



Une prise de vues par les opérateurs de la Ufa dans le port de Hambourg (Carmen de St-Pauli).



Arlette Marchal et George Hemrich dans : La Dame masquée. — (A gauche.)

George Hemrich dans une autre scène du même film mis en scène par Wilhelm Thiele. — (A droite.)



PAROLES SENSÉES

Notre excellent confrère berlinois Aros écrit : « Beaucoup de bons films nous viennent d'Angleterre et de France mais, en général, ils ne sont pas conformes à notre mentalité. Il y a des petites choses qui font que ces images sont peu goûtées de notre public. Ce sont des inconvénients qui peuvent être facilement écartés si le travail européen s'accomplit en commun et si on se concerta dès l'établissement du scénario au lieu de le faire quand le film est terminé. »

La Mode et l'écran

LE lamé, le tulle, le taffetas font fureur pour le soir.

Personnellement, j'aime chaque changement de saison parce que j'espère qu'il apportera une variation dans la mode. Je suis très souvent déçue, car depuis bien des années, elle devenait monotone parce que presque toujours la même. Pour les femmes raisonnables c'était assez pratique, un manteau pouvait se porter d'une année à l'autre, mais lorsqu'on est coquette, on a l'esprit du changement. Je crois que la Parisienne a ce tempérament.

Voici la robe à traîne pour le soir, mais ne soyez pas trop effrayées, amies lectrices, celle-ci n'est encore portée qu'à l'écran.

Les couturiers ne sont pas embarrassés pour créer des chefs-d'œuvre, car les tissus sont des splendeurs de richesse, et... de prix.



Brigitte Helm porte cette robe de Louise Boulanger dans *L'Argent*. C'est un fourreau de lamé or. PH. STUDIO LORELLE

Hélas ! la vie est chère et c'est très absorbant pour nous ce calcul perpétuel, car ne trouvez-vous pas, chère lectrice, que la mode actuelle est jolie ?

Car même si votre mari est le monsieur généreux que je pressens et que je vous souhaite, vous devez faire des additions pour ne pas vous priver de tous ces petits détails coûteux qui font le charme de la Parisienne ; et puis vous êtes capricieuse, j'entends que vous avez le goût du changement, et cela coûte cher de vouloir ne pas porter longtemps la même toilette ! Pourtant, je ne puis vous blâmer, c'est si agréable de se sentir souvent différente ! Je connais des amies qui conservent, depuis plusieurs années, la même coiffure sous prétexte que celle-ci seule leur sied. C'est toujours une erreur, à mon sens, de rester la même femme, et j'ai l'impression que, si j'étais homme, je me fatiguerais d'une compagne qui ne se renouvellerait pas. La vie, alors, me semblerait longue, longue !

Il faut, si vos goûts sont tels, mettre à profit votre système "débrouille" de Parisienne et tâcher d'avoir le maximum pour le minimum. Mais il ne faut pas être paresseuse — car cela occupe la vie de courir sans cesse après tels tuyaux, et c'est aussi souvent sans effet, car ils ne sont pas toujours fameux. Je crois que c'est une sécurité pour les maris ; la femme coquette est de tout repos, elle est tellement absorbée...

N'est-ce pas, Madame, que vous êtes de mon avis ? **CADY.**

LIANE D'OR. — Pour répondre à votre question, je ne peux mieux faire que de citer l'exemple de Ginette Maddie. Vous voyez que la mode du pyjama n'est nullement abandonnée : il donne à la femme une petite allure garçonnière qui a bien son charme. Mais cela n'empêche pas d'avoir des déshabillés simples ou très chics : ils permettent bien des fantaisies et nous acheminent vers les robes longues... Cette révolution nous effrayera moins et nous nous habituerons très vite à ce changement, puisqu'il nous rendra encore jolies ! **C.**



Dans *Odette*, M^{me} Francesca Bertini porte une robe de dentelle et lamé argent, de Paul Poiret. PHOTO STUDIO LORELLE



C'est un amusant pyjama de Chanel que porte ici Ginette Maddie. La veste est en velours noir, brodé or. Le pantalon en satin blanc.

PH. G.-L. MANUEL FRÈRES

Sur les Chantiers du film



Activité un peu plus grande dans les studios mais il semble tout de même que nos metteurs en scène, effrayés par l'approche de l'hiver, se sont tous enfuis vers la Côte d'Azur... Nous saurons bientôt ce qu'il faut en penser.



Nous voici encore avec *Monte-Cristo* en pleine aventure. La noce d'Edmond Dantès est une belle noce !

Un intérieur du *Maine*, navire-école dans *La Vocation*, que réalise Jean Bertin.



M. Cavalcanti tourne cette fois "*Le Capitaine Fracasse*" près du vrai Pont-Neuf.

Cagliostro, voilà certes un beau sujet de film. Il plane, sur les aventures du célèbre alchimiste, une ombre mystérieuse propre à séduire les cinéastes. Cette scène à l'intérieur d'une église présente de riches vêtements.



Cette autre nous montre Alice Tissot et Stuwé parés de riches vêtements.

Richard Oswald, le metteur en scène, paraît auprès d'eux, ainsi que son assistant, d'un modernisme affligeant !

Le jeu des artistes est si expressif qu'il est facile de deviner le sens de leur attitude.



PHOTOS "CINÉMONDE"



LE CONCOURS DE La Vedette Égarée

NOTRE Concours remporte un vif succès si nous en jugeons par les lettres qui nous parviennent. Nous espérons, que grâce au modèle de réponse exacte publié dans le N° 3 de "Cinémonde", aucune confusion ne pourra se produire : les questions posées sont simples, précises, et les vrais amateurs de cinéma reconnaîtront facilement de quels films il s'agit, quels artistes y figurent indûment.

DATE DE CLOTURE DU CONCOURS ET ENVOI DES RÉPONSES

Le concours de la vedette égarée continuera chaque semaine jusqu'au n° 6 (six) inclus. Il prendra donc fin le vendredi 30 novembre.

Les réponses devant nous parvenir avant le 15 décembre, les concurrents auront donc 15 jours pleins pour préparer leurs envois.

Certains lecteurs nous ont déjà fait parvenir leurs réponses : rappelons qu'aucune réponse ne peut et ne doit être envoyée avant le 1^{er} décembre. Il est bien évident que ce n'est qu'après la parution du n° 6 de "Cinémonde" que les lecteurs ayant tous les éléments du concours pourront répondre à la 3^e question, c'est-à-dire classer les "vedettes égarées" suivant l'ordre de leur préférence. Cette 3^e question est capitale puisqu'elle assure et garantit la sincérité du concours. Nous expliquerons, ultérieurement, comment.



LES PRIX

Il y aura des prix capables de satisfaire les plus difficiles, il y en aura pour tous, pour toutes, pour tous les goûts, joignant l'utile à l'agréable. Disons dès aujourd'hui que parmi ces prix figureront : **APPAREILS DE T. S. F., BICYCLETTES, PHONOGRAPHES, FOURRURES, BIJOUX, ARGENTERIE, MONTRES, LIVRES, PARFUMS, STYLOGRAPHES, etc., etc..**

Voir les N° 1 et 3 des 26 octobre et 9 novembre.

a partir d'aujourd'hui a Paris

2^e ARRONDISSEMENT
GAUMONT-THÉÂTRE, 7, Bd Poissonnière. Mon Bébé.
IMPIÉRIAL, 29, Boulevard des Italiens. Les Fugitifs.
SALLE MARIVAUX, 15, Bd des Italiens. La Passion de Jeanne d'Arc

3^e ARRONDISSEMENT
PALAIS DES FÊTES, 199, rue St-Martin. Rez-de-chaussée :
Dans l'Ombre du Harem ; 1^{er} étage : Suzy Saxophone.

5^e ARRONDISSEMENT
CINÉ-LATIN, r. Thouin (derrière le Panthéon), Danton 76.00
A partir d'aujourd'hui 16 Novembre,
LE DOCTEUR JEKILL, avec John BARRYMORE
et
LE SIGNE DE ZORRO, avec DOUGLAS FAIRBANKS

6^e ARRONDISSEMENT
MONGE-PALACE, rue Monge. Moulin-Rouge.
DANTON-PALACE, Bd St-Germain. Le Passager.

8^e ARRONDISSEMENT
LE COLISÉE, 8, rue du Colisée. Dans l'Ombre du Harem.

9^e ARRONDISSEMENT
CINÉMA PIGALLE, 11, Pl. Pigalle. Oh ! Tom !
"LES AGRICULTEURS", 8, rue d'Athènes. Feu Mathias Pascal.

10^e ARRONDISSEMENT
PALACE ORDENER, 77, rue de la Chapelle. Sa Majesté l'Amour.

11^e ARRONDISSEMENT
COCORICO, Bd de Belleville. La Grande Aventurière.

12^e ARRONDISSEMENT
DAUMESNIL-PALACE, 216, Av. Daumesnil. Napoléon (1^{re} ép.)

13^e ARRONDISSEMENT
CINÉMA MODERNE, 190, Av. de Choisy. Servir.

ROYAL-CINÉMA, 11, Bd Port-Royal. Le plus beau Mariage.
SAINT-ANNE, 23, rue Martin-Bernard. Après la Tourmente.

14^e ARRONDISSEMENT
EDEN-VINCENNES, rue du Château. La Veine.

15^e ARRONDISSEMENT
SPLENDID-CINÉMA, 60, av. de la Motte-Picquet. L'Irrésistible.

16^e ARRONDISSEMENT
CINÉMA GRAND ROYAL, 83, av. de la Gde-Armée. La Grande Épreuve.
CINÉO, 101, Av. Victor-Hugo. Monsieur Albert.

17^e ARRONDISSEMENT
VILLIERS-CINÉMA, 21, rue Legendre. L'Irrésistible.

18^e ARRONDISSEMENT
GAUMONT-PALACE, 43, r. Caulaincourt. Le Mari déchaîné.
MONTCALM-CINÉMA, 134, rue Ordener. Mon Bébé,
ORNANO-CINÉMA-PALACE, Bd Ornano. Jalma la Double.

19^e ARRONDISSEMENT
AMÉRIC-CINÉMA, 146, av. Jean-Jaurès. Le Cirque.
FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre. Les Nuits de Chicago.
OLYMPIC-CINÉMA, 136, av. Jean-Jaurès. L'Esclave blanche.

SEINE
AUBERVILLIERS
FAMILY-PALACE, La Veine.

COURBEVOIE
PALACE-CINÉMA 20, av. de la Défense. Chang.

MALAKOFF
FAMILY-PALACE, Napoléon (3^e époque).

LE HOLLYWOOD



VENU tardivement au cinéma, le Japon semble vouloir rattraper le temps perdu et son art apparaît fort séduisant par sa nouveauté, son charme si particulier. Chose curieuse, le cinéma japonais ne s'apparente nullement au théâtre, ses artistes ont compris de prime abord toute la différence des moyens d'expression à la scène et pour l'écran.

Le "Hollywood japonais" ne rappelle évidemment que d'assez loin les formidables installations californiennes, mais il jouit d'un cadre naturel incomparable et la lumière n'y fait pas défaut !

La photographie du haut représente un fragment d'une scène dans la rue du grand film mondain *Le Chemin de la Croix*, et l'autre nous fait assister à une violente querelle dans un intérieur.

Seul, croyons-nous, le Studio 28 a présenté en France des films japonais. Il serait intéressant pour nous de suivre les progrès des Orientaux dans un art auquel il semble s'adapter à merveille.





Hilda Rosel, la nouvelle vedette de L'Agfa.

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

	FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :
3 mois	12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.
6 mois	23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
1 an	45 fr.	

LA PUBLICITE EST REÇUE :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
 et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
 SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

ETUDES PUBLICITAIRES :

138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)